

PASSAGE DU DÉNISSÉI A KRASNOÏARSK ¹ (PAGE 222).

DE PÉKIN A PARIS², LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE, PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XIX

De Tchita à Irkoutsk.



ÉGLISE D'IRKOUTSK ³ (PAGE 216).

le récalcitrant à sa place. On lui dit que le cheval qui doit trotter va prendre le galop, que celui qui doit galoper va prendre le trot : il répond l'éternel *nitchévo*, « cela ne fait rien », et au milieu des exclamations,

Il est 3 heures, le yemchtchik monte sur le siège, fouette ses bêtes et... nous ne bougeons pas. Le cheval de droite refuse d'avancer et rue sur place, tandis que les autres tirent. On nous crie de descendre, qu'il va nous arriver un malheur, qu'il faut envoyer chercher une autre troïka. Alors le yemchtchik, qui sent son honneur engagé, dételle le cheval du milieu et met

des cris des assistants, il tape à tour de bras sur ses bêtes, qui finissent par partir ventre à terre. Au bout de la rue nous tournons à angle droit, puis nous traversons le pont sur la Tchita, sans accroc, Dieu sait comment ! Enfin nous passons les dernières maisons, nous avons l'espace devant nous : *nitchévo* !

La route commence immédiatement à monter ; elle domine la ville, qui paraît maintenant à son avantage.

La Tchita et l'Ingoda, dont le confluent est sous nos yeux, et que nous voyons disparaître dans le sud-est, sont les derniers cours d'eau, non seulement du bassin de l'Amour, mais du versant de l'océan Pacifique.

A 8 heures, nous sommes à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, au sommet de la chaîne des monts Yablonovoï ou des Pommiers, et nous entrons dans le bassin de l'océan Glacial arctique : nous n'en sortirons que de l'autre côté des monts Ourals.

M. Chichmareff n'a pas de tarantass à lui. Dans toutes les maisons de poste il y a des voitures à capotes fixes, d'aspect misérable, construites sur le modèle réduit du tarantass, que le *smotritiel*, maître de la station, est tenu de mettre à la disposition des voyageurs. On ne paye que pour les chevaux. Le *péri-*

1. Gravure de Privat, d'après une photographie.
2. Suite. — Voyez t. LXVII, p. 177, 193, 209, 225, 241 et 257 ; t. LXVIII, p. 193.
3. Dessin de Vogel, d'après une photographie.

clodnoï, tel est le nom de ce véhicule peu agréable, a un grand inconvénient : il faut en changer à chaque station. C'est au moyen des *pérlodnoï*s que se fait le service des dépêches. M. Chichmareff a pris avec lui Hane, qui peut donc se reposer et dormir; nous, nous faisons l'économie du prix d'un cheval. Que l'on soit seul ou deux dans une voiture, il faut payer pour deux chevaux, mais pour deux chevaux seulement, quel que soit le nombre de ceux qui vous traînent. Jamais nous n'en avons eu moins de trois, mais nous en avons eu jusqu'à cinq. C'est au *smotritiel* à juger de ce qui est nécessaire d'après l'état des routes et la vigueur de ses bêtes. Si l'on est trois, on paye pour trois chevaux.

Quand les chevaux de poste arrivent à la station, ils retournent aussitôt à vide à leur point de départ : s'il a un *pérlodnoï*, le *yemchtchik* s'y couche et s'endort, sinon il dort à cheval. Les animaux, qui connaissent fort bien la route, s'en vont au petit pas et mettent six ou huit heures à refaire la distance qu'ils viennent de franchir en deux. Arrivés à l'écurie, on leur donne à manger. Mais on ne peut obliger le *smotritiel* à les atteler que trois heures au moins après leur retour. Sur un registre spécial que chacun peut consulter sont indiqués, avec la plus scrupuleuse exactitude, le nombre de chevaux dont dispose la station, et les heures de départ et de rentrée de chacun d'eux.

Scellé à la cire rouge, sur une table, dans un coin de la salle commune, est le cahier de réclamations, qu'un inspecteur vient de temps en temps examiner. Sur un registre à double souche on inscrit : un numéro d'ordre, le nom et la profession du voyageur, l'heure de son départ, le nombre des chevaux qu'on lui donne, le prix payé, et le nom du *yemchtchik* qui le conduit. Ce dernier, de même que le voyageur, reçoit de ce document une copie détachée de la souche, qu'il doit remettre au *smotritiel* de la station suivante. C'est pour le fisc un moyen de contrôle, et pour la police celui de surveiller les voyageurs et les cochers.

M. Chichmareff s'est chargé de tous les détails. Habitué déjà au mouvement de la voiture, nous nous endormons d'un sommeil profond, et nous passons plusieurs stations sans nous en apercevoir. Réveillé à un moment, je n'entends aucun bruit et je regarde dehors. Il n'y a pas de lune, mais la nuit est claire. Nous sommes arrêtés au sommet d'une montagne, au milieu des bois. Le cocher fait reposer ses chevaux. Mes yeux se faisant peu à peu à l'obscurité, je distingue devant nous comme une large caverne qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre : c'est la route, bordée d'arbres élevés, dont les cimes semblent se rejoindre ; la pente paraît effroyable. Le *yemchtchik* remonte sur son siège, et nous nous enfonçons au galop dans le trou béant. Marie dort inconsciente; ce que j'ai de mieux à faire, c'est de l'imiter. J'avoue qu'il me fut impossible de reprendre mon sommeil interrompu, jusqu'au moment où une allure moins échevelée m'apprit que cette longue descente avait pris fin.

Vingt-quatre heures après notre départ de Tchéta,

nous avons fait près de 300 verstes. Nous ne nous sommes arrêtés que trois fois, pour le thé. Marie, pour qui c'est un régal, a pris, pendant que nous changions de chevaux, quelques tasses d'un lait qu'elle a déclaré délicieux. C'est du reste le seul genre de provision qu'il soit possible de trouver sur la route.

Nous avons maintenant des *yemchtchiks* *bouriates*. Quelques-uns se montrent aussi habiles cochers que les Cosaques. Ils sont plus démonstratifs, crient, gesticulent et se servent davantage du fouet.

Le pays est très beau, très accidenté. Nous traversons de superbes forêts de pins, les plus belles de tout notre voyage. Dans beaucoup d'endroits le feu en a détruit d'énormes surfaces, ne laissant que des troncs noirs aux formes fantastiques, qui émergent au milieu des fleurs.

Les fleurs! Comment donner une idée de leur profusion qui ne cesse de nous émerveiller? J'ai parlé des lis, des pivoines, des muguetts sur l'Amour. En Transbaïkalie ce sont de nouvelles espèces. Ici les prairies semblent disparaître sous la neige : les pâquerettes, la reine-des-prés causent cette illusion ; là des spirées aux couleurs éclatantes, hautes de plus d'un mètre; plus loin, de véritables champs d'aconit.

Vers 5 heures du soir, après un galop échevelé, nous nous arrêtons pour laisser souffler les chevaux. Passant derrière la voiture, je m'aperçois que le boulon en fer qui, à l'arrière, fixe la pièce de bois dans laquelle passe la cheville ouvrière, est à moitié cassé. L'accident s'est probablement produit lorsque nous avons versé. Si le boulon se casse tout à fait, les roues de devant partiront avec les chevaux, laissant le train de derrière sur la route. Nous consolidons la chose de notre mieux avec des cordes. On changera le boulon à Verkné-Oudinsk, où nous devons nous arrêter quelques heures chez Mme Goldobine, veuve d'un des plus grands marchands de Sibérie, à qui le gouverneur de Tchéta a télégraphié pour annoncer notre arrivée.

Nous marchons bien jusqu'au matin. Mais la pluie s'étant mise à tomber, nos roues enfoncent dans le sol détrempe et nous n'avancons plus qu'avec peine. Pour comble de malheur, à la dernière station nous tombons sur de mauvais chevaux, un mauvais *yemchtchik* *bouriate*, et cela avec 34 verstes à faire par de mauvais chemins; cette étape nous prend cinq heures.

Il est 3 heures quand nous arrivons chez Mme Goldobine. On nous conduit dans la chambre qui a abrité le Tsarévitch. Après un bout de toilette, nous passons dans la salle à manger, où une *zakouska* a été servie pour attendre le dîner. Mme Goldobine est aux eaux pour sa santé, à plusieurs centaines de verstes d'ici. Elle a télégraphié à son représentant de nous recevoir selon les règles de l'hospitalité sibérienne.

Sur une immense table, dans la salle à manger, nous voyons, disposé sur deux rangs, tout ce qu'il est possible de servir comme hors-d'œuvre : caviar frais et salé, harengs et sardines de plusieurs espèces, saucissons, viandes froides, cèpes au sel, etc., et enfin un poisson

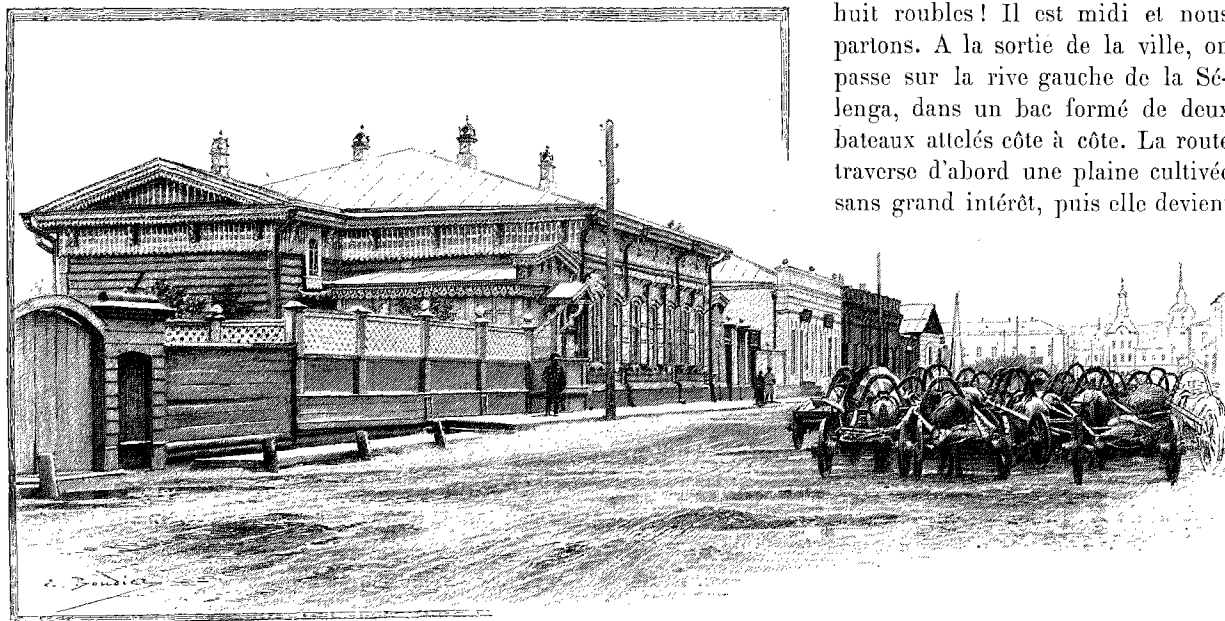
délicieux, l'*omoule*, charnu et gras, qui ne se trouve que dans le lac Baïkal et les rivières qui communiquent avec lui. Derrière toutes ces victuailles appétissantes est une rangée de treize bouteilles, toutes pleines et toutes débouchées, afin de bien indiquer qu'elles ne sont pas là pour la montre. Les étiquettes portent les noms les plus estimés des gourmets. Les vins, venant de France et d'Espagne, sont de première qualité. Ils sont si chers en Sibérie qu'il serait ridicule de payer de gros prix pour des produits inférieurs.

M. Galoutsine, chef de la police, est présent au dîner. Il avait reçu l'ordre de renvoyer M. Chichmareff à Tchita s'il pouvait le remplacer auprès de nous par un autre officier parlant le français. Il y en a bien un,

son énorme fortune. Il s'est occupé également d'industrie. Il avait établi dans les environs une verrerie, dont les produits furent immédiatement très demandés, et qui ne tarda pas à être une source de gros bénéfices, malgré la modicité des prix, les objets en verre étant fort rares et chers dans la contrée, par suite de la difficulté des transports. On nous montra des verres à boire à dix kopeks, des carafes, des vases qui suffisent amplement aux habitants de ce pays.

Ici, comme à Nertchinsk, chez Mme Boutine, nous trouvons des journaux français, entre autres *l'Illustration*. La censure russe en a noirci, à l'encre d'imprimerie, des paragraphes entiers.

On a remplacé le boulon cassé du tarantass et redressé le marchepied faussé : total, huit roubles ! Il est midi et nous partons. A la sortie de la ville, on passe sur la rive gauche de la Sélenga, dans un bac formé de deux bateaux attelés côte à côte. La route traverse d'abord une plaine cultivée sans grand intérêt, puis elle devient



RUE DE VERNE-ODINSK ¹.

mais c'est un Russe des provinces baltiques, un Russe allemand, nous dit-on, et, par une extrême délicatesse, on décide que M. Chichmaroff nous accompagnera jusqu'au Baïkal. Nous aurions été désolés qu'il en fût autrement.

Verkné-Oudinsk, fondé en 1668, doit sa prospérité aux mines d'or découvertes dans ses environs, et à sa situation au confluent de la rivière Ouda avec la Sélenga, qui se jette dans le lac Baïkal. Toute cette partie de la Transbaïkalie est très peuplée, surtout au sud. C'est ici, de l'autre côté de la Sélenga, que vient s'embrancher la grande route qui, passant par Kiakhta, traverse le grand désert de Gobi, la Mongolie et conduit à Pékin. L'établissement du commerce par caravane, entre la Russie et la Chine, par cette route, remonte à l'année 1698 : Kiakhta ne fut fondé qu'en 1728. Verkné-Oudinsk est à 600 mètres d'altitude.

C'est dans les mines d'or que M. Goldobine a fait

plus pittoresque ; à gauche est la montagne dont nous suivons le pied, et à droite, la Sélenga, que nous perdrons bien rarement de vue pendant une centaine de verstes. Vers 2 heures, nous arrivons à la jolie station de Polovinnaya.

Trois ou quatre maisons au plus avec leurs dépendances, écuries, étables, composent tout le hameau. Elles sont adossées à la montagne, qui est ici presque à pic et couverte d'arbres jusqu'au sommet ; devant sont des taillis épais. La route passe entre la montagne et les taillis, puis, faisant un coude brusque, vient regagner les bords de la Sélenga. Pendant qu'on change les chevaux, je ne puis résister au désir de prendre une vue de ce joli endroit, et je choisis le moment où notre tarantass descend au galop la pente légère qui conduit hors du hameau. Deux vaches paissent tranquillement sur le chemin, sous la surveillance d'un chien que nos mouvements paraissent étonner.

La route n'est pas bonne. Souvent taillée dans le roc, trop étroite pour livrer passage à deux voitures, elle domine de dix ou quinze mètres le fleuve qui coule

¹. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

avec rapidité au pied de la falaise sur laquelle nous passons au galop, protégés contre une chute dont il vaut mieux ne pas entrevoir la possibilité, par un simple parapet en bois. Chevaux et yemchtchik sont excellents, nous volons plutôt que nous ne courons, et quand nous arrivons à la station, une roue du périclôdnoï de M. Chichmareff est en feu. On l'arrose copieusement. Cet accident n'est d'aucune importance pour nous, puisque M. Chichmareff change de voiture à chaque étape. Un généreux pourboire donné au précédent yemchtchik a stimulé son successeur, qui marche d'un train désordonné. Partis de Polovinnaya à 2 heures 15, nous arrivons à Tara-Kanovskaya à 5 heures 50, après nous être arrêtés 15 minutes à moitié chemin pour changer de chevaux. Nous avons fait 51 verstes, c'est-à-dire 54 672 mètres, en 3 heures 20 minutes. Soit une moyenne de 16 kilomètres et demi par heure.

A Kabanskaya, on nous apporte des fraises. On nous dit encore une fois que ce sont les premières de l'année : elles sont à peine mûres.

Comme le bateau le *Platon*, qui doit nous emporter de l'autre côté du Baïkal, ne quittera qu'après-demain Moïssovaya, dont nous ne sommes plus qu'à 78 verstes, rien ne nous presse, et nous décidons de passer la nuit à Kabanskaya. Au moment du dîner, Hane exhibe une foule de provisions que nos aimables hôtes de Verkné-Oudinsk lui avaient remises à notre insu.

La route devient très accidentée ; ce ne sont que montées et descentes, courtes, mais escarpées. Au bas d'une rampe fort raide, terminée par un pont, le périclôdnoï de M. Chichmareff, lancé à fond de train, rase de trop près le parapet, long d'une centaine de mètres, qui borde la route. Le cheval de gauche, affolé, franchit ce parapet d'un bond et continue dans le fossé sa course folle. Comment le yemchtchik parvint-il à arrêter ses bêtes, sans verser, sans accrocher, sans rien casser ? C'est ce que ni M. Chichmareff ni Hane n'ont jamais pu comprendre.

A 6 verstes de Boïarskaya, nous nous arrêtons à quelques mètres du lac Baïkal. Nous éprouvons la même impression qu'au bord du lac Michigan. C'est une véritable mer. De petites vagues viennent l'une après l'autre couvrir les galets du rivage. A l'ouest, les côtes se dessinent vaguement ; au nord, on ne voit que de l'eau et toujours de l'eau. Des pêcheurs sont à 100 mètres de nous, ils tirent un filet.

Est-ce dû à l'altitude à laquelle il se trouve (534 m.) ou à l'absence de senteurs salines, ou simplement à la sensation étrange de me voir dans ces pays éloignés, j'éprouve sur les bords du lac Baïkal une impression bizarre, différente de celle que me produit la mer, et que je ne puis définir. Nous cueillons sur la rive de magnifiques myosotis : ne m'oubliez pas ! Comment oublierions-nous ce lac majestueux ?

Au moment où nous passons devant la prison de Boïarskaya, un convoi de galériens en sort ; il va dans la même direction que nous. Ce sont, paraît-il, des

forçats qui ont fini leur temps en Sibérie orientale et qui seront internés à Irkoutsk ou à Krasnoyarsk.

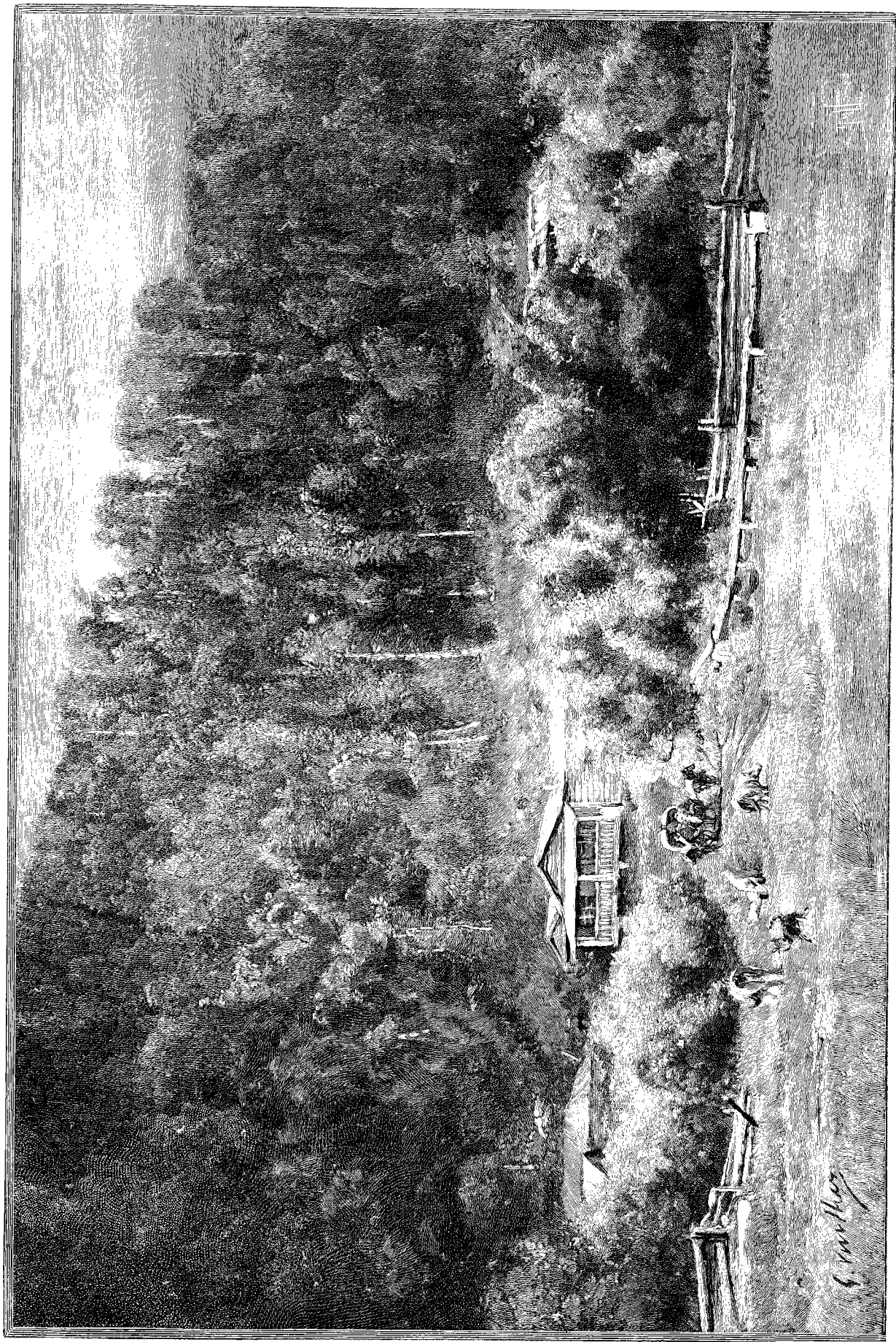
Boïarskaya était autrefois le port d'embarquement et de débarquement. Maintenant les bateaux à vapeur s'arrêtent à 30 verstes d'ici, à Moïssovaya, qui a une rade plus profonde ; nous y arrivons à 2 heures. Cette dernière étape est la plus belle depuis Polovinnaya.

En somme, dans la Transbaïkalie, nous avons, depuis Stretinsk, fait 1037 verstes, changé 41 fois de chevaux sans éprouver une seule minute de retard. Nous n'avons eu qu'à nous louer de la politesse et de l'empressement des smotritiels, de l'habileté des yemchtchiks et de la rapidité des chevaux. Il s'est trouvé un cocher ivre, mais c'était en dehors de la route de poste.

Le Baïkal est le plus grand lac d'eau douce de la Sibérie. Il a 660 kilomètres de longueur sur une largeur qui varie de 40 à 100 kilomètres. Sa plus grande profondeur est de 1 200 mètres, mais les Sibériens prétendent qu'on n'a jamais pu en trouver le fond. Il ne possède qu'une île importante, l'île Olehon, qui a 54 verstes de longueur. On y pêche des poissons qui, tels que l'omoule, lui sont particuliers. Il y a également des phoques. Un certain nombre de rivières lui apportent le tribut de leurs eaux ; quelques-unes ont un assez gros volume. La plus importante est la Sélenga, qui prend sa source au nord de la Mongolie, à plus de 1 200 kilomètres de son embouchure.

Des vapeurs transportent les voyageurs, trois fois par semaine, de Moïssovaya à Listvinitchnaya, sur la côte ouest. C'est une distance de 75 verstes, que l'on met par beau temps 6 heures à franchir ; mais sur le Baïkal s'élèvent quelquefois des tempêtes terribles. L'hiver on passe en traîneau sur la glace. Comme les mêmes chevaux ne pourraient faire un aussi long trajet, on installe une station à moitié chemin. Au moment où le lac commence à geler, ainsi qu'au moment où la glace devient trop faible pour supporter le poids des voitures, il arrive souvent des accidents. L'établissement de la navigation à vapeur sur le lac Baïkal remonte à l'année 1844.

Il n'est pas indispensable de traverser le lac Baïkal pour aller à Irkoutsk. On peut en contourner l'extrémité sud. La route existe, mais elle est peu fréquentée et par conséquent peu sûre. Dans les stations, les chevaux sont à pâtir dans la montagne, il faut aller les prendre : il y a donc perte de temps. Un jour, sur la *Zéa*, Poutiatitski, assis à table à côté de moi, me vantait les beautés de cette route : « Vous la connaissez donc ? lui dis-je. — Si je la connais, mais c'est moi qui l'ai faite ! J'y ai travaillé pendant mes premières années de bague. » On a beau savoir que le pays est rempli de déportés, on n'en éprouve pas moins une impression bizarre, en entendant son voisin de table parler à brûle-pourpoint du temps où il était forçat. J'appris que Poutiatitski avait pris part à l'insurrection de la Pologne : il avait alors dix-sept ans, et qu'il appartenait à une famille fort riche. Il fut envoyé en Sibérie,



ПОЛОВНАЯ (PAGE 21) — ДЕССИН DE G. VILLER, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.

lés fers aux pieds, et resta au bain pendant onze années.

20 juillet. — Le *Platon*, retardé par une tempête, n'arrive que le soir à 7 heures. A peine est-il possible de sauter à terre que tous les passagers se précipitent vers la maison de poste; le premier arrivé partira le premier et aura partout les premiers chevaux. La même chose se passera lorsque nous serons de l'autre côté du lac. Mais je ne ferai pas la course. Car, ou le gouverneur d'Irkoutsk, sur les recommandations du comte Cassini qui lui a écrit, et du général Hahochkine qui lui a télégraphié, n'aura fait préparer des chevaux, comme l'assure M. Chichmareff, et alors inutile de me presser, ou il n'aura rien fait préparer du tout, et je m'exprime trop mal en russe pour pouvoir lutter avec les Russes.

Nous disons adieu à cet excellent Chichmareff, qui depuis Tchita ne nous a pas quittés d'une semelle, sanglé dans son uniforme, sabre au côté et revolver à la ceinture, et nous montons à bord.

Le Baïkal, large et profond comme une mer, en a toutes les allures. Le vent est tombé, mais il reste de la houle, et le *Platon* est un peu secoué. Heureusement il y a à bord un assez bon cuisinier et nous faisons un dîner passable. Parmi les passagers se trouve une jeune fille en costume de bicycliste. Elle parle très bien français. Elle est avec son père, riche marchand de Tomsk, propriétaire de mines d'or, qu'il vient de visiter, en Transbaïkalie.

Il n'y a pas ici de cabines, mais le salon des dames est très convenable. Chacun s'étend comme il lui plaît sur les banquettes. Hane va dormir dans le tarantass.

21 juillet. — Il est cinq heures quand nous abordons enfin à Listvinitchnaya. La population est tout en émoi. Le feu s'est déclaré pendant la nuit dans une maison située au centre même du village : en un clin d'œil ce n'a été qu'un immense brasier. Le calme de l'air a empêché le sinistre de s'étendre; le moindre souffle aurait suffi pour ne laisser ici que des ruines.

Il n'est arrivé aucun ordre pour nous. Le service des dépêches a pris tous les chevaux de poste; les autres voyageurs sont partis avec des chevaux appartenant à des particuliers; nous aurons à faire de même, mais rien ne nous presse encore : nous ne sommes qu'à 61 verstes d'Irkoutsk. Allons à la station et tâchons d'y trouver quelque chose à nous mettre sous la dent. Le smotritiel me dit d'abord que je n'aurai pas de chevaux avant 9 heures du soir. Je lui montre ma liste blanche du gouverneur de Tchita, il me dit avec mépris qu'elle n'a aucune valeur dans le gouvernement d'Irkoutsk, que je n'ai qu'à attendre jusqu'à ce soir, et il me tourne le dos.

Un jeune garçon est à côté de nous : il ne demanderait pas mieux que de gagner une petite pièce blanche. Je le prie de me trouver des œufs et du lait pour Marie, avec du pain blanc ou noir. Il revient au bout d'une demi-heure, me rapportant mon argent. A Listvinitchnaya, point de départ des bateaux, village qui a

une verste de longueur, on ne trouve à acheter ni un œuf, ni un pain, ni une tasse de lait. Nous demandons le samovar et trempons ce qui nous reste de biscuits dans de nombreuses tasses de thé. Puis nous allons faire nos ablutions dans le lac. L'eau est à 11° centigrades. J'ignore si M. Pasteur y découvrirait des microbes, mais rien ne peut donner une idée de sa limpidité, et c'est avec délices que, penchés au-dessus de l'immense cuvette, nous procédons en plein air à notre toilette du matin.

L'idée me vient de demander au bureau du télégraphe s'il n'y a rien pour moi. L'employé, auquel je montre la liste blanche, est surpris du peu d'empressement du maître de poste. Il va lui représenter que des gens porteurs de pareils papiers ne sont certainement pas des voyageurs ordinaires, et au bout de quelques instants le smotritiel vient annoncer que dans un quart d'heure nous partirons.

Listvinitchnaya est un long village, composé d'une seule rangée de maisons adossées à la montagne et séparées du lac par la route. Au bout d'une verste au plus, les maisons cessent; on se trouve à l'entrée de l'Angara, large d'un millier de mètres, l'unique déversoir du Baïkal, dans lequel les eaux se précipitent avec furie, pour aller, après un parcours de 1528 kilomètres, grossir celles du Iénisséï. Les Sibériens prétendent que l'Angara est le prolongement de la Sélenga.

Nous partons enfin, et à 200 mètres du village nous trouvons la route barrée dans toute sa longueur par une énorme poutre placée à trois pieds de terre, et auprès de laquelle se tiennent deux soldats. Nous sommes devant la douane. On va réveiller le directeur qui dormait et à qui je montre passeport, liste blanche, enfin tout ce que je possède en fait de papiers. Il me demande si ma femme a des robes, je réponds que oui; si elles sont neuves, je réponds que non; si nous avons du thé, combien nous en avons. Il demande à le voir, le flaire, le déclare exquis, s'enquiert si nous n'en possédons pas davantage, pousse un soupir à ma réponse négative, et donne l'ordre de nous laisser passer. La poutre, munie d'un contrepoids à une extrémité, se soulève et nous partons au galop.

La route s'écarte peu des bords de l'Angara, traversant d'abord des forêts assez belles, puis de vastes plaines fort bien cultivées dans lesquelles une moisson qui s'annonce comme devant être très riche indique l'extrême fertilité du sol.

Ici, parmi les fleurs sauvages, ce sont les roses qui dominant. On en voit partout d'énormes buissons. Les prairies sont couvertes de reines-des-prés. A mesure que l'on approche de la ville, la route est mieux entretenue. Des tas de cailloux attestent que l'on pense à combler les ornières. Enfin, nous apercevons les clochers qui dominent les maisons d'Irkoutsk, et à 5 heures nous descendons de voiture dans la cour de l'hôtel Déko. Est-ce une grâce des autorités? à toutes les stations les chevaux étaient tout harnachés : nous n'avons donc éprouvé de ce fait aucun retard.

XX

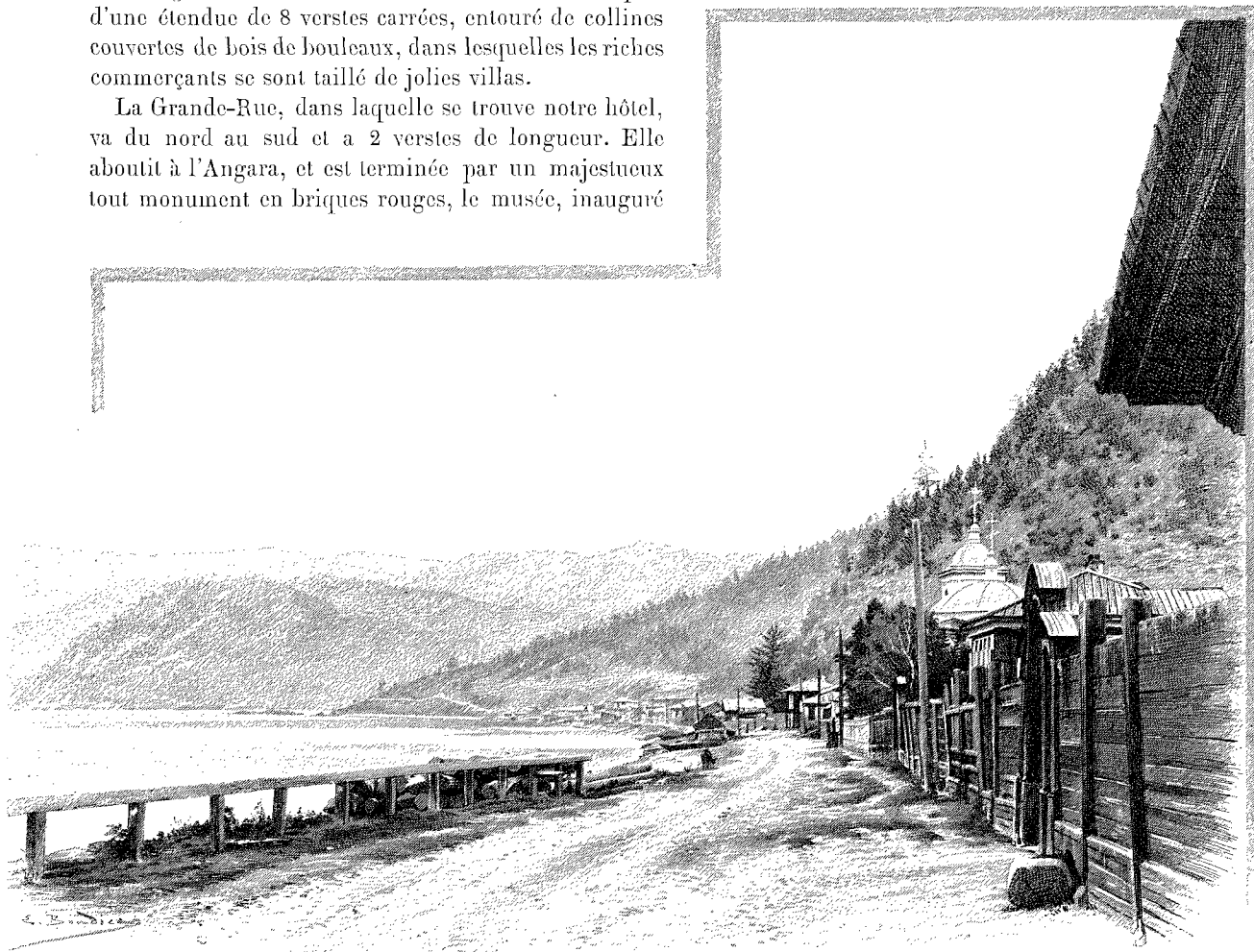
Irkoutsk.

Fondée en 1652 sur la rive droite de l'Angara, la ville d'Irkoutsk tire son nom de la rivière Irkoute, devant l'embouchure de laquelle elle a été construite. Son altitude est de 500 mètres, soit 34 mètres de moins que le Baïkal, ce qui explique l'extrême rapidité de l'Angara. Le centre de la ville est un terrain plat d'une étendue de 8 verstes carrées, entouré de collines couvertes de bois de bouleaux, dans lesquelles les riches commerçants se sont taillé de jolies villas.

La Grande-Rue, dans laquelle se trouve notre hôtel, va du nord au sud et a 2 verstes de longueur. Elle aboutit à l'Angara, et est terminée par un majestueux tout monument en briques rouges, le musée, inauguré

nistre, seraient d'un secours bien insuffisant. N'a-t-on pas cependant sous la main, à 61 verstes seulement, cet énorme volume d'eau qui domine la ville de 34 mètres, et dont on ne songe pas à se servir? Pour l'alimentation, les habitants d'Irkoutsk n'ont que l'eau de l'Angara, que l'on va puiser dans des tonneaux, et que des industriels colportent de maison en maison.

La crainte des incendies hante cependant les auto-

BORDS OUEST DU LAC BAÏKAL : LISTVINECHNAYA ¹.

récem ment. A quelques pas plus loin, sur le quai, est le palais du gouverneur.

Irkoutsk a été en partie détruit, le 7 juillet 1879, par un incendie qui, dit M. Cotteau, « dévora 3 600 maisons, 10 églises, 5 bazars, la douane et un grand marché, les deux tiers de la ville et tous ses plus beaux quartiers, causant en 24 heures une perte de 30 millions de roubles ». Malgré ce terrible exemple, la ville est encore, à l'heure actuelle, exposée à un sinistre analogue, car presque toutes les maisons ont été reconstruites en bois de sapin. Elles offrent au feu un aliment tout aussi puissant que par le passé. Les puits creusés sur les sept grandes places, en vue d'un si-

rités à un tel point qu'en ce pays de fumeurs il est interdit de fumer dans les rues.

Irkoutsk est de fait la capitale de la Sibérie orientale. C'est le grand centre du commerce; ses importations s'élèvent à la somme de 12 millions de roubles, sans compter le thé qui, venant de Chine à travers le désert de Gobi, se centralise ici pour être dirigé sur les différents marchés de l'empire. C'est la résidence d'un archevêque. Outre deux cathédrales, dont l'une n'est pas encore terminée, il y a une trentaine d'églises orthodoxes. On y trouve également une église catholique, un temple protestant et une synagogue juive, un couvent de femmes situé dans un des faubourgs, de l'autre côté de la rivière Ouchakovka qui se jette dans l'Angara, et un monastère. Dans le faubourg, dit des

1. Dessin de Boutier, d'après une photographie.

Artisans, est la prison centrale de la Sibérie orientale, qui renferme plus de mille prisonniers ordinaires, et qui contient en outre de nombreux forçats, qu'elle dirige sur les pénitenciers de l'Est. La fondation de la première école à Irkoutsk remonte à l'année 1718; le Collège national a lui-même plus de cent ans d'existence : il fut ouvert en 1789, quatre années après l'établissement d'une imprimerie officielle.

La chambre que nous occupons à l'hôtel est très élevée d'étage. Une cloison en planches, de 2 mètres de haut, forme une sorte de cabine où se trouvent un divan et une table surmontée d'une cuvette en cuivre : ce sera notre chambre à coucher. On mettra le matelas de Marie sur le divan, et le mien par terre.

On nous avait beaucoup vanté les hôtels d'Irkoutsk et surtout l'hôtel Déko. Nous ne nous y trouvons pas

voulut bien nous servir de guide. C'est à lui que je dois une bonne partie des renseignements obtenus sur le pays et sur l'exploitation des mines d'or.

Sur la place de la cathédrale, la plus importante d'Irkoutsk, se dresse l'église catholique, élégante construction en briques rouges dont l'unique clocher élané fait contraste avec les sanctuaires orthodoxes aux multiples clochetons semi-sphériques. Le curé est un vieux Polonais de quatre-vingt-dix ans. Il compte bien que nous viendrons à la grand-messe dimanche, c'est-à-dire après-demain, mais, apprenant que nous serons partis, il nous promet de l'avancer d'un jour en notre honneur.

A quelques mètres seulement se trouve une église, que l'on me dit être la plus ancienne de la Sibérie. Elle est peinte en blanc, avec de curieuses fresques

extérieures. Les intempéries ne semblent pas avoir par trop abîmé les peintures. Ces fresques extérieures ne sont pas rares en Sibérie. Nous en verrons encore dans plusieurs grandes villes.

Mme Gorémékine, chez qui nous allons dans l'après-midi, est une grande dame un peu perdue dans ces pays lointains. Elle nous reçoit d'une façon polie, aimable même. Elle a l'air de trouver qu'au point de vue social Irkoutsk est une ville de peu de ressources, et est surprise d'apprendre qu'à Pékin, où nous ne sommes cependant qu'une poignée d'Européens, la

vie est non seulement très supportable, mais gaie et animée. A Irkoutsk il y a 35 000 âmes et l'on s'ennuie.

On traversait autrefois l'Angara en bac, mais, pour le passage du Tsarévitch, on se décida à construire un pont. Il est en bois, a 636 mètres de long et a coûté fort cher. Or le Tsarévitch, étant parti d'Irkoutsk en bateau à vapeur, n'est jamais passé dessus. Nous le franchissons, et, suivant la route qui contourne le lac Baïkal, nous escaladons la montagne qui domine la ville. La vue est superbe : à gauche et à droite de la chaussée qui descend, des taillis de bouleau; au fond de la vallée, la ville, autour de laquelle serpente l'Angara, avec ses nombreuses églises, presque toutes blanches, qui se découpent sur le fond plus noir des collines situées au nord. Des rayons de soleil percent de temps à autre les nuages et vont se projeter sur les toits des monuments.

Nous trouvons à l'hôtel la carte du gouverneur.

23 juillet. — Le marché me paraît bien approvi-



CATHÉDRALE D'IRKOUTSK 1.

mieux qu'à Stretinsk, à Nertchinsk, à Tchita, mais notre chambre est plus spacieuse. Nous avons deux fenêtres sur la rue; j'ai toutes les peines du monde à les faire ouvrir pour changer l'air. La cuisine est assez bonne. Bien que la chasse ne soit pas encore ouverte, on nous sert de jeunes coqs de bruyère fort délicats. Le poisson de l'Angara est également très fin.

Ma première visite fut pour le gouverneur général, le général Gorémékine. Il était en conférence avec le gouverneur de Yakoutsk et je ne pus le voir; mais il me fit remettre dans la journée une nouvelle liste blanche. Muni de ce document avec lequel j'étais désormais certain de ne pas manquer de chevaux aux prochaines cinquante-quatre stations, c'est-à-dire jusqu'à notre entrée dans le gouvernement de Tomsk, je me sentis le cœur plus léger, et j'eus plus de plaisir à me promener dans la ville. Un photographe français, M. Bogdanovitch,

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.



IRKOUTSK. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVE PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sionné. On y vend non seulement de la viande, du poisson, du gibier, des légumes, mais aussi du pain.

Nous allons à l'église. Le sacristain nous attendait à la porte : il nous conduit à nos places et va prévenir M. le curé. La paroisse n'est pas riche et les objets du culte sont plus que modestes. La cloche qui doit appeler les fidèles au saint lieu est fendue ; la fabrique est trop pauvre pour la remplacer, et une église catholique ne peut guère compter sur l'appui du gouvernement. Les fidèles sont presque tous des Polonais exilés, anciens forçats internés à Irkoutsk. Des livres de messe sont sur les bancs, ils sont tous écrits en langue polonaise.

Dans l'après-midi nous allons visiter la fonderie d'or, et nous assistons à toutes les opérations successives : ouverture des petits sacs qui contiennent les précieuses pépites, constatation du poids, mise au creuset, fonte, coulage des lingots. Dans une chambre aux murailles épaisses, dont la porte cerclée de fer est garnie de traverses multiples, on nous montre une rangée de lingots préparés en vue d'un départ prochain : il y en a pour des millions.

La Sibérie orientale, d'après les statistiques officielles, produit chaque année environ 1 300 pouds d'or, soit, en mettant le poud, qui est de 16 380 grammes, à 14 104 roubles, 25 387 200 roubles, un peu plus de cent millions de francs. Tout cet or, transformé en lingots à Irkoutsk, est expédié à Saint-Petersbourg. Il y a quatre transports par an, deux en hiver par traîneaux et deux en été par voitures : chaque voiture, attelée de quatre chevaux, porte trente pouds au maximum. Le trajet se fait en trente ou quarante jours. Chaque convoi est escorté par plusieurs Cosaques ; mais ce qui le protège le mieux, c'est la sévérité avec laquelle toute attaque est réprimée.

L'assassinat d'un voyageur est peu de chose, et les brigands le savent bien : c'est la déportation, et voilà tout. La peine de mort n'existe pas pour ce genre de délit, elle est réservée pour les crimes politiques et pour l'attaque des convois d'or ou de la voiture qui porte la poste. Autant on met de mollesse dans la recherche des assassins dans le premier cas, autant on déploie d'activité dans le second, même quand il ne s'agit que d'un commencement d'exécution.

XXI

D'Irkoutsk à Krasnoïarsk.

24 juillet. — Il est 6 heures : le tarantass est chargé. Nous avons renouvelé notre provision de graisse pour les roues, de roubles pour les smotritiels, de kopeks pour les yemchtchiks. Nous emportons du pain pour dix jours, et un filet de bœuf rôti.

Nous partons de l'hôtel Déko par une pluie battante. Le pays est peu intéressant. A 6 verstes de la ville nous traversons un village long de 2 000 mètres, dans lequel se trouve le grand monastère de l'Ascension. Il est entièrement peint en rose extérieurement : je le

trouve de forme plus svelte et moins lourd que la cathédrale d'Irkoutsk.

Jusqu'à quelques verstes de Krasnoïarsk, c'est-à-dire pendant plus de 1 000 kilomètres, nous allons nous maintenir à une hauteur variant entre 1 200 et 1 800 pieds. Les villages sont plus importants qu'en Transbaïkalie. A l'entrée et à la sortie de chacun d'eux est un poteau qui indique le nombre d'hommes, de femmes, de chevaux, de bestiaux qu'il possède, et dans plusieurs nous avons remarqué que les femmes étaient en extrême minorité. Ce qui n'empêche pas qu'on en voie beaucoup se livrer à des travaux d'hommes. A Toulounovskaya, on construit une grande maison en briques : ce sont des femmes qui portent le mortier et les matériaux. Nous en avons vu également qui fauchaient les récoltes. Maintenant à presque toutes les stations on nous offre des myrtilles, dont les baies noires sont de la grosseur et de la forme d'un petit grain de raisin. Dans les environs des grands centres, nous rencontrons des voitures qui en sont chargées ; cette baie n'a pas grand goût, mais elle est fraîche, et je m'en régale.

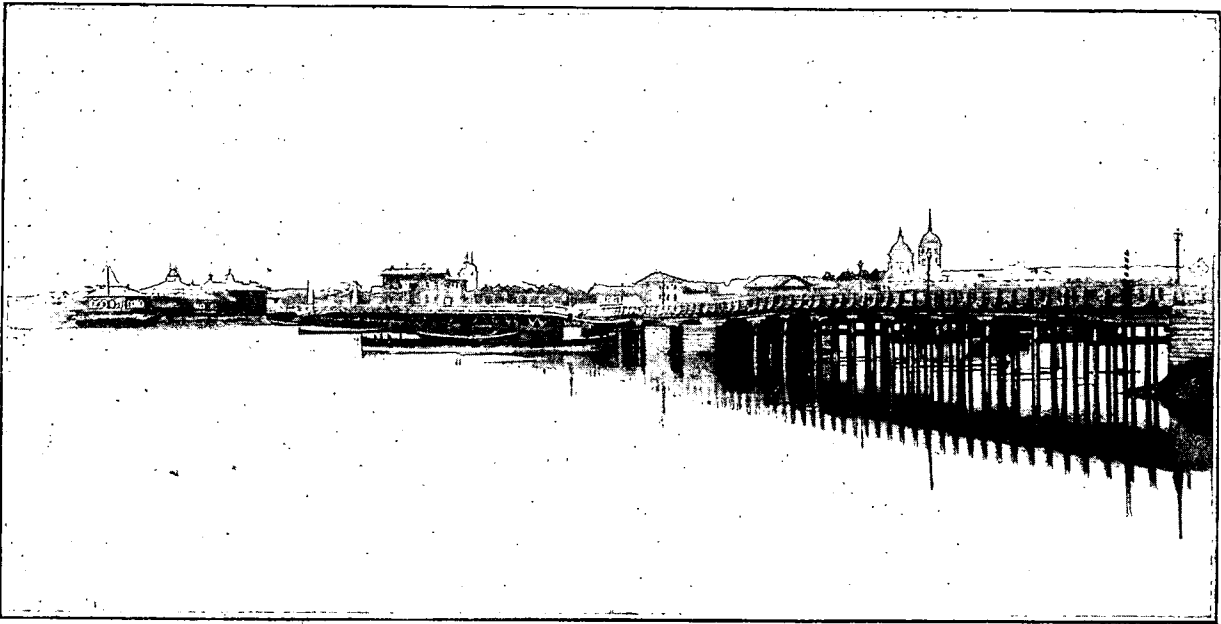
A une cinquantaine de verstes d'Irkoutsk nous commençons à voir dans les plaines un petit rat à longue queue touffue au bout : c'est une sorte de gerboise. Il est gris cendré, avec une double raie noire qui suit la colonne vertébrale dans toute sa longueur. A certains endroits c'est par centaines qu'on le rencontre. Rien n'est gracieux comme ce petit animal, une vieille connaissance pour nous, car la terre des herbes en Mongolie en fourmille : nous en avons même conservé un apprivoisé à Pékin, pendant quelques semaines : il est mort d'indigestion. Au moindre bruit, ces petites bêtes se dressent sur leurs pattes de derrière, et conservent une telle immobilité qu'on les prend d'abord pour des bâtons fichés en terre, puis, effrayés, ils disparaissent dans un trou. Nous voyons également des moutons : ils sont blancs avec la tête noire, leur queue est allongée comme en France. En Chine la queue des moutons est très courte, mais elle est entourée d'un volumineux paquet de graisse, et pèse parfois jusqu'à sept ou huit livres.

Les cochons, dont nous rencontrons de nombreux spécimens dans les rues, méritent une mention particulière. Petits, trapus, avec des oreilles de loups, quelques uns ont une robe gris-perle, d'autres café au lait, semée de larges taches noires.

Chaque village est entouré d'une barrière : aux deux extrémités est une porte qu'un vieillard ou un homme estropié est chargé d'ouvrir. Il est d'usage de donner un ou deux kopeks à ce vieillard.

Autour de presque tous les hameaux nous voyons des champs cultivés : du seigle surtout et du blé noir. Ce dernier est en fleur, mais au lieu de présenter aux yeux comme en France l'aspect d'une belle nappe blanche, il est d'un rose tendre du plus bel effet.

L'allure est ici moins rapide qu'en Transbaïkalie : les chevaux sont moins sauvages. Plusieurs de nos

PONT D'IRKOUTSK¹ (PAGE 216).

yemchtchiks sont des gens contrefaits, malingres, incapables de faire autre chose que de conduire. On se demande quel service ils pourraient rendre en cas d'accident ?

Une fois, je me rappelle que nous eûmes pour cocher un enfant ne paraissant pas avoir plus de dix à douze ans. On prétendit qu'il en avait dix-sept : c'était un mensonge évident. Les 23 verstes qui composaient l'étape se terminaient par une très longue descente sur laquelle il fut impossible au gamin de retenir ses chevaux emballés. La station se trouvait sur le versant opposé, à l'autre bout du village, que nous traversâmes comme la foudre, heureusement sans écraser personne et sans rien accrocher. A la montée les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

Détremnée par la pluie qui n'a pas cessé de tomber depuis notre départ d'Irkoutsk, la route est mauvaise. A la onzième étape nous sommes dans un terrain marécageux, la boue est profonde, notre tarantass enfonce jusqu'au moyeu. Les 5 chevaux qui le traînent ont toutes les peines du monde à avancer. Ils s'arrêtent tous les 10 mètres, et l'élan qu'ils prennent à chaque départ me fait craindre que quelque chose ne casse. C'est ici surtout que nous nous sommes félicités d'avoir un tarantass de premier ordre. Ce mauvais pas n'a qu'une verste au plus, nous mettons cependant plus d'une heure à le franchir. Plus loin nous passerons encore de nombreux terrains marécageux. On a eu recours pour les franchir à un dallage en bois que je ne recommande ni pour les voyageurs, ni pour les voitures. Des troncs d'arbres ont été placés bout à bout sur toute la longueur de la route, puis on a simplement rangé sur eux, côte à côte, d'autres troncs de sapins, sans même se donner la peine de les équarrir. Quand

on passe à fond de train sur les routes ainsi faites, je me demande comment voitures et voyageurs ne se désagrègent pas complètement. Nous sommes très mollement installés dans notre tarantass, cependant le passage de ces chaussées, qui ont parfois des kilomètres de longueur, nous paraît un supplice oublié par Dante dans son enfer.

Je dois dire qu'on est en train de remplacer ce pavage primitif par une belle chaussée en macadam, bordée de fossés comme nos grandes routes. Nous avons rencontré de nombreuses équipes de forçats affectées à ce travail, et d'ici peu, j'espère, les routes en troncs d'arbres non équarris ne se trouveront plus que dans les récits des voyageurs.

Nous croisons et nous dépassons tous les jours de nombreuses caravanes. Quelques-unes se composent d'une cinquantaine de voitures. Ce sont les messageries. En l'absence de voie ferrée et de communication par eau, elles ont une grande importance. Les voitures sont des plus rudimentaires. Chacune est attelée d'un seul cheval qui doit fournir plusieurs milliers de kilomètres, et par conséquent ne peut faire plus d'une quarantaine de verstes par jour. Toutes les caravanes sont escortées par une douzaine de conducteurs armés. Mais les conducteurs dorment la plupart du temps sur les voitures, et pour empêcher les chevaux de s'arrêter ou de s'écarter pendant leur sommeil, ils ont imaginé de mettre une mangeoire avec un peu de foin ou d'herbe derrière chaque véhicule.

Quand arrive la nuit, ils s'arrêtent au bord de quelques cours d'eau dans une clairière, réunissant toutes les voitures en un cercle au milieu duquel ils placent les chevaux, sous la garde d'un ou deux chiens.

Chaque caravane emporte des roues et des essieux de rechange. Un jour nous voyons à une centaine de mètres de nous une voiture perdre le cercle en fer d'une

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

de ses roues, sans que le conducteur s'en aperçoive. Notre yemchtchik s'arrête, le ramasse et repart au galop. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à rendre le cercle à son propriétaire, qui se confondit en remerciements. « Si le cercle était à vous, me disait le yemchtchik, et si cet individu l'avait trouvé, il ne vous le rendrait pas. Pourquoi en user autrement avec lui? »

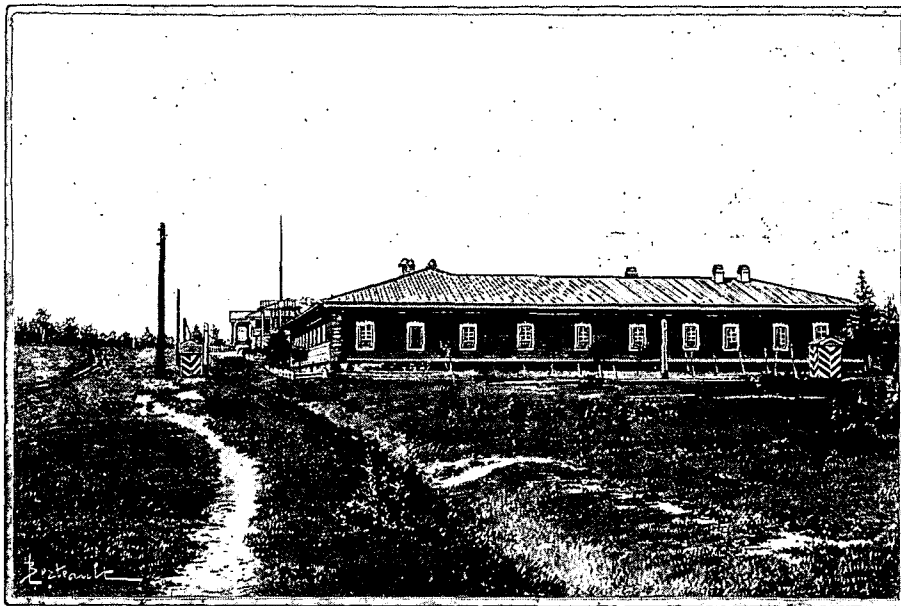
Tous les jours nous-croisons de longs convois d'émigrants. Chacun se compose de plusieurs centaines d'individus. Les charrettes qui les transportent, attelées de deux chevaux, sont recouvertes d'une tente en nattes, sous laquelle on aperçoit des femmes et des enfants vêtus souvent de haillons. La charrette contient tout ce qu'ils possèdent au monde, c'est-à-dire bien peu de chose. Ce sont de malheureux paysans chassés de

65 000 paysans avaient été dirigés, par ses soins, sur les provinces de l'Amour.

Tous les deux villages, c'est-à-dire à peu près toutes les 50 verstes, se trouve une grande prison, facilement reconnaissable aux barreaux en fer des fenêtres et aux guérites bariolées de blanc et de noir qui se trouvent aux quatre angles. Ces prisons sont très propres, tout aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et ressemblent comme distribution aux dortoirs que j'ai vus à Saghaline. On y renferme les convois de forçats pour la nuit et pour le repos du milieu du jour. Quand elles sont habitées, le drapeau flotte au-dessus de la porte, et devant chaque guérite est une sentinelle.

A Houdoslanskaya nous nous arrêtons pour changer de chevaux, juste devant la prison. Cinq musiciens ambulants, quatre cuivres et une clarinette, s'arrêtent à quelques pas de nous et jouent plusieurs airs connus. Immédiatement derrière les barreaux des fenêtres apparaissent quelques figures de forçats. Dans la cour de la prison, les Cosaques de l'escorte se pressent à la balustrade extérieure. Juste à ce moment arrive une caravane d'émigrants. Je me demande si ces musiciens font fortune à voyager ainsi dans la Sibérie et à donner des aubades aux Cosaques.

Le soir nous traversons Nijné-Oudinsk, petite ville de 3 000 habitants, sur la rivière Ouda, que l'on passe en bac, et nous renouvelons notre provision



PRISON DE VILLAGE¹.

leur village par la disette, qui s'en vont coloniser dans les provinces de l'Amour.

Ils n'ont eu qu'à se pourvoir d'un attelage et à justifier de la possession de quelques roubles. Le gouvernement se charge de remplacer les chevaux qui succombent pendant le voyage. On alloue à chaque famille une certaine quantité de pain par jour. Quand ils arriveront au terme de leur voyage, on leur donnera un terrain sur lequel ils se construiront une maison avec les arbres d'alentour, et eux qui ont travaillé à la terre toute leur vie deviendront, plus que probablement, des paresseux comme les Cosaques que nous avons vus sur l'Amour, vivant des produits faciles du fleuve, jusqu'au jour où les habitants, trop nombreux pour ce pays encore si riche, seront obligés de lutter pour l'existence. Le prince Grégoire Galitzin, chargé par l'Empereur des détails de l'émigration, m'a dit qu'au mois de juin

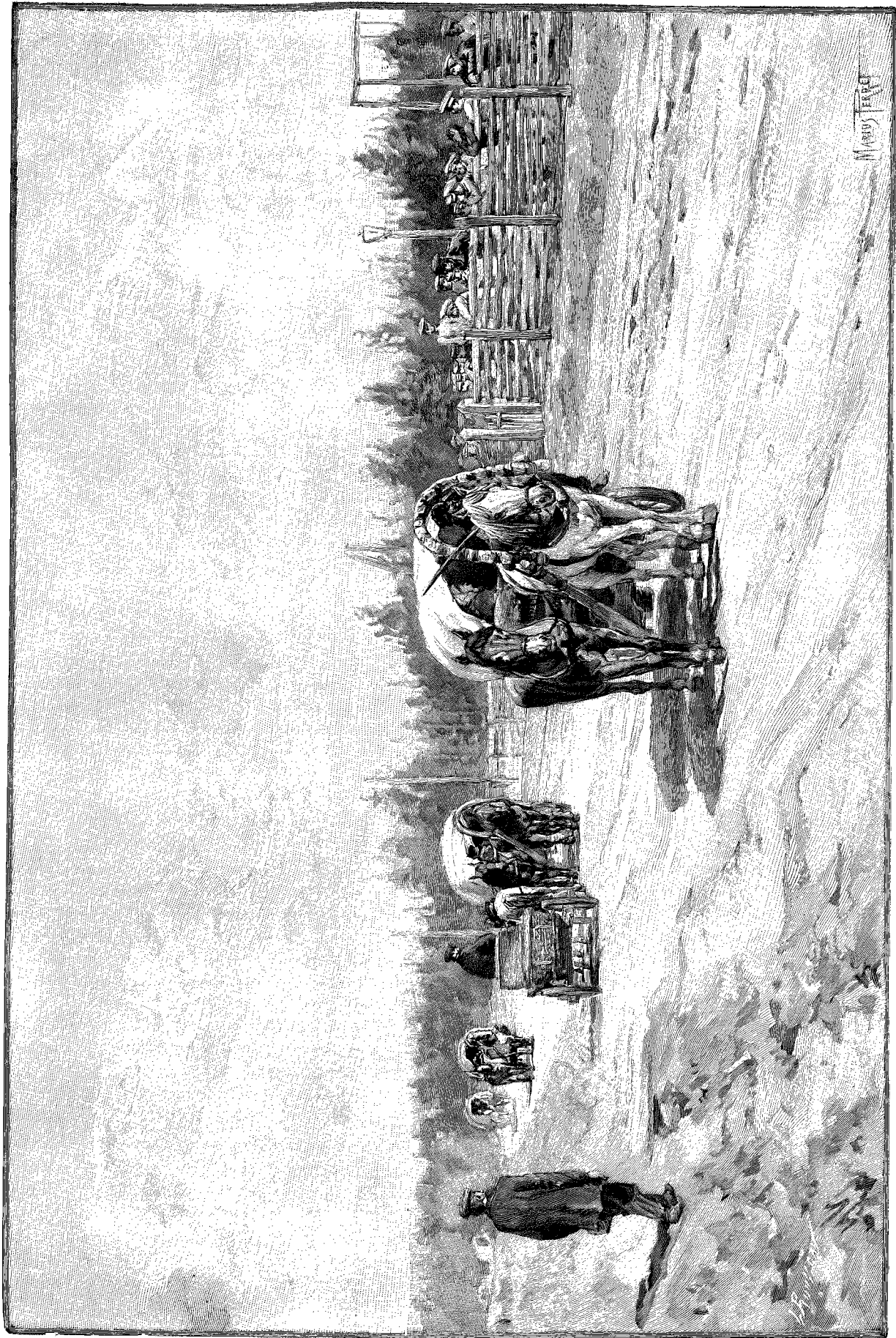
de pain blanc. Nous sommes à 484 verstes d'Irkoutsk.

27 juillet. — Le jour commence à poindre, il fait un brouillard intense, on ne voit pas à deux pas devant soi ; nous comptons sur nos clochettes pour avertir les gens de notre arrivée, et nous partons au galop.

Quelques stations plus loin, un de nos chevaux est absolument sauvagé, il faut deux hommes pour le maintenir ; on le lâche, il rue dans toutes les directions ; le yemchtchik le roue de coups et parvient à le dompter. Il m'avoue, en arrivant à l'étape, que ce cheval était attelé pour la première fois.

Au moment où je descends de voiture, j'aperçois un prêtre lama dans de superbes habits jaunes. Il est accompagné de trois domestiques, dont un Russe. J'entends le smotritiel lui dire qu'il n'y aura de chevaux que dans sept ou huit heures, qu'il vient de donner les derniers à un monsieur et une dame qui sont en train de monter en voiture. Je lui en demande à mon tour, il me répond que je n'en aurai que demain matin.

1. Dessin de Golorbe, d'après une photographie.



CONVOI D'ÉMIGRANTS. — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est le moment de montrer ma liste blanche : à peine l'a-t-il lue qu'il se précipite dans la cour. Le yemchtchik allait sauter sur son siège et partir avec le tarantass dans lequel les deux voyageurs étaient déjà installés. Il lui donne l'ordre de dételer les chevaux et de les atteler à ma voiture. Quelques instants après, nous quitions la station sans que les malheureux voyageurs, ainsi dépouillés, eussent proféré une seule parole. La chose leur paraissait toute naturelle, bien que fort désagréable.

Les moustiques et les taons, peu gênants sur la route quand on galope, sont insupportables pour ceux dont les chevaux marchent au pas, et surtout pour les gens qui vont dans les bois chercher des champignons et des myrtilles. On fabrique une sorte de sac en toile qui couvre toute la tête, et vient se nouer au cou sur le collet de la blouse. Devant la figure est pratiquée une ouverture carrée munie d'un morceau de gaze. Ce masque peu dispendieux est à la portée de toutes les bourses : villageois, émigrants et même forçats en sont également ornés.

Le 19 juillet, à 2 heures, nous arrivons à Kansk, petite ville de la même importance que Nijné-Oudinsk, après avoir couru un très sérieux danger. La ville est dans une vallée : on y arrive par une descente assez raide de plus d'une verste, et la route raboteuse est bordée de larges fossés peu profonds. Au plus fort de la pente nous étions au galop, mais le cocher n'avait pas encore rendu la main aux chevaux, lorsque celui de gauche s'abattit. La pauvre bête fut traînée pendant plus de 50 mètres. Notre tarantass s'arrêta enfin : une roue de derrière et une de devant étaient dans le fossé avec le cheval tombé, les deux autres sur le talus avec les chevaux restés debout. Comment n'avons-nous pas roulé jusqu'au bas de la montagne ? Comment n'avons-nous pas versé ? Comment le yemchtchik est-il parvenu à arrêter en si peu de temps notre lourd véhicule, en l'absence de frein, et lorsque les chevaux étaient lancés au galop sur cette pente rapide ? Nous nous le demandons encore. L'animal lui-même en est quitte pour quelques écorchures. Kansk contient quelques jolies maisons et des magasins qui ont fort bon air. En dehors de la ville nous longeons une grande construction isolée. On nous dit que c'est un hôpital.

Les yemchtchiks de la poste portent à leur chapeau et au bras gauche une large plaque, emblème de leurs fonctions. Quand un de leurs collègues vient en sens inverse, ils daignent se déranger, mais juste assez pour que, lancés à fond de train, les deux tarantass ne s'accrochent pas. Tout attelage qui n'a pas l'honneur d'appartenir à la poste doit leur céder le pas. Ils ont les règlements pour eux et s'en réclament avec insolence. Un jour, descendant une côte par un chemin de traverse, nous rencontrâmes un convoi d'émigrants, et cette insolence faillit avoir des conséquences graves, notre yemchtchik voulant obliger deux cents à trois cents voitures à passer dans le fossé, lorsque la route était bien assez large pour tous. Il dut céder devant une levée de

manches de fouet. Un autre règlement interdit de dépasser sur la route les voitures qui portent les dépêches ; à moins qu'elles ne soient arrêtées par suite d'un accident. Or à sept stations de Krasnoïarsk, dans un village où nous nous étions arrêtés pour la nuit, au moment où nous prenions tranquillement le thé, l'agent des postes arriva et prit la tête avec deux périclodnoïs, suivant la même direction que nous. Pendant cinq étapes il nous fut impossible de le dépasser. Mais, sachant que nous avions une liste blanche, il prévenait en arrivant les smotritiels et nous trouvions des chevaux tout prêts.

Vers 9 heures, nous arrivons à Onyarskaya, grand village construit autrefois sur deux coteaux entre lesquels coule une rivière que traversait un superbe pont en bois. Il y a quinze jours, le feu s'est déclaré dans la dernière maison à l'est ; poussé par le vent, il détruisit la majeure partie des habitations. Le pont lui servit de trait d'union entre les deux collines maintenant couvertes de débris noirs. Nous traversons la rivière sur un pont rudimentaire construit à la hâte.

Cependant entre deux stations il est arrivé un accident à l'une des voitures de la poste, nous sommes dans notre droit, et nous passons.

Nous arrivons enfin à l'extrémité ouest de la partie montagneuse de la route. Devant nous est un panorama splendide, nous nous arrêtons pour l'admirer. A nos pieds commence la plaine ; le chemin qui va nous y conduire est effrayant de pente. Au nord on dirait la steppe ; c'est à peine si quelques collines nous cachent l'horizon. Le Iénisséï serpent majestueux au milieu des terres dénudées, couvertes autrefois de superbes forêts. Krasnoïarsk est devant nous à 40 kilomètres. La descente commence à l'allure habituelle : nos chevaux ont le pied sûr, le yemchtchik est habile ; elle se termine bien. Il est midi, nous n'avons plus que 30 verstes à faire, nous demandons le samovar.

Pendant que nous déjeunions, arrive l'agent des postes. Il a été si aimable que je lui offre de prendre une tasse de thé : il accepte. Il accepte également un morceau de pain. Je lui sers une tranche de viande : il la trouve délicieuse, et me demande ce que c'est. Je lui dis que c'est du jambon. Notre homme devient sérieux, repousse son assiette, balbutie un compliment et disparaît. C'était un Israélite !

C'était bien la peine de nous donner tant de mal pour tirer de notre vocabulaire restreint les explications dont nous étions si fiers, et apprendre à un juif avec lequel nous voulions nous montrer aimables que nous lui faisons manger du cochon !

Deux heures après, nous arrivons au bord du Iénisséï, qui se divise ici en deux bras, dont le second a 900 mètres de large. Krasnoïarsk est devant nous, de l'autre côté du fleuve, que nous traversons en bac.

La façon dont ces bacs sont manœuvrés est très ingénieuse. Le bac lui-même est composé de deux chalands accouplés et surmontés d'une plate-forme. A l'avant est fixée une chaîne, longue de près d'un kilomètre, dont l'autre extrémité est munie d'une ancre mouillée à une

égale distance des deux rives et qui est maintenue au-dessus de l'eau par un nombre variable d'embarcations. Ici il y en a quinze. Le bac, détaché de l'embarcadère, est entraîné, la chaîne se tend lorsqu'on est au milieu du fleuve, le courant, agissant sur le gouvernail, fait décrire à l'appareil un arc de cercle et l'on arrive mathématiquement au débarcadère.

Dans la cour de la station de poste se trouve un hôtel : nous nous y installons faute de mieux.

Krasnoïarsk date de 1626 et compte 18 000 habitants ; son altitude est de 152 mètres. En partie détruite par

prend. Avec notre léger bagage de russe, la conversation peut encore se soutenir. Ils ont deux domestiques, qui sont, comme partout en Sibérie, deux condamnés à la déportation : l'un pour vingt ans, le cocher, valet de chambre, qui répond au nom de Cidor, compromis dans une affaire de viol ; l'autre à perpétuité, la cuisinière, pour infanticide. Ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle ait tué son enfant, mais c'est qu'elle ait eu l'occasion de commettre un semblable crime : elle est laide à faire peur. Il paraît que Mme Regamey n'a jamais eu de servante plus dévouée, plus attentive et



FORÇATS ¹.

le feu en 1881, beaucoup de ses édifices ont été reconstruits en pierre. Les rues sont larges. Sa cathédrale, assez élégante, élevée par les soins et aux frais d'un riche colon, est l'œuvre d'un architecte français.

31 juillet. — On me dit que nous avons ici un compatriote, M. Regamey, professeur au gymnase. Je m'empresse d'aller le voir, malgré l'heure matinale. Je le trouve en train de faire des paquets : il vient d'être nommé à Vilna et doit partir mardi avec sa femme. Il nous propose de les attendre, et nous offre l'hospitalité. Sa maison est très propre, très bien tenue, j'accepte.

M. Regamey est Suisse de naissance, sa femme est Russe ; elle ne parle pas le français, mais elle le com-

soignant mieux les enfants. Nous en avons tellement vu de ces déportés que cela ne nous semble plus étrange. On en trouve même, paraît-il, beaucoup dans la société qui ne font nullement mystère des causes qui les ont amenés dans le pays. On dirait qu'ils s'imaginent qu'ayant passé les monts Oural, ils ont payé leur dette à la société. N'est-ce pas plutôt qu'ils savent que la plus grande partie de ceux qui les entourent sont dans la même situation qu'eux ? Krasnoïarsk possède un avocat qui ne cache pas qu'il est ici pour avoir fait un faux testament, et qui ajoute que son châtement mérité prouve que la justice est bien faite en Russie.

Je vais chez le gouverneur, le général Teliakovski. Il me reçoit très bien, me donne une nouvelle liste blanche et un ordre de réquisition pour les chevaux

1. Gravure de Berg, d'après une photographie russe.

des paysans : il me promet de télégraphier au gouverneur de Tomsk, et me présente à sa femme et à ses filles, à qui nous allons, dans l'après-midi, rendre visite avec Marie. Là encore, comme à Habarovka, chez le général Arsenieff, nous aurions pu nous croire à Paris. Tout le monde parle le français le plus pur. Nos visites nous sont rendues presque immédiatement et nous sommes invités à dîner pour le lendemain.

Nous avons vite fait le tour de la ville, puis nous allons au jardin public où se réunit le soir le beau monde, et où nous prenons d'excellente bière fabriquée ici. On dit qu'il serait dangereux de se promener la nuit après 10 heures dans ce jardin public, qui n'est qu'un taillis percé d'allées, car il est rempli de gens sans aveu. Pourquoi ne pas faire des ralles ? On trouverait des gens fort intéressants pour la police, des évadés du bagne, et l'on préserverait peut-être ainsi la vie de nombreux voyageurs. Nous avons remarqué sur la route que plus on approche des grandes villes, plus les croix se multiplient. Elles sont particulièrement nombreuses dans les environs de Krasnoïarsk. Mais, encore une fois, qu'importent les brigands et les quelques infortunés qu'ils peuvent assassiner ? Les déportés politiques, voilà ceux qu'il faut surveiller.

Les nihilistes sont nombreux, paraît-il, dans le pays, et l'an dernier, lors du passage du Tsarévitch, on dut prendre ici encore plus de précautions que dans les autres gouvernements. Au jardin public, nous rencontrons beaucoup d'élèves de M. Regamey. Ils lui font tous le salut militaire. Trois fois par an, les élèves, sac au dos, comme les soldats, font dans la campagne une promenade d'une dizaine de verstes. Ils sont précédés de la musique militaire et les professeurs les accompagnent sur le côté, comme des officiers.

Je remarque que les gens qui, pour nous saluer,

soulevaient leurs chapeaux, au lieu de le prendre, comme nous, par le bord au-dessus du front, le saisissent à pleine main par derrière au-dessus de la nuque. Est-ce parce que j'y suis habitué, je trouve notre méthode plus élégante.

Cependant les nouvelles sont mauvaises, des télégrammes annoncent que le choléra sévit en Europe ; qu'il est particulièrement violent de ce côté-ci de l'Oural et que plusieurs cas ont été observés à Tomsk. Pendant le dîner, Mme Teliakovski nous dit qu'elle devait partir pour Saint-Pétersbourg avec ses filles, mais qu'il n'y faut plus songer, que nous allons nous trouver en pleine épidémie et qu'elle se demande si nous pourrions passer. Nous répondons que nous nous sommes trouvés en Chine, en Corée, au Japon, au milieu d'épidémies terribles de choléra ; que, sans le rechercher, nous n'en sommes pas plus effrayés qu'il ne faut ; et puis, du reste, que faire ? Retourner à Changhaï prendre la malle française, attendre ici six mois peut-être la fin du fléau ou le braver ; il n'y a pas d'autre alternative.

Le lendemain à 1 heure, notre tarantass passe sous les fenêtres du palais du gouverneur, qui, prévenu de notre passage, est sur son balcon, entouré de sa famille, pour nous souhaiter une dernière fois un bon voyage. Que de dettes de reconnaissance nous avons contractées en Sibérie !

Les adieux ont été touchants entre Hane et la servante infanticide, et j'ai surpris un baiser furtif, donné par elle, naturellement, puisque le baiser est inconnu des Chinois, lorsqu'elle apportait le dernier paquet à mettre dans la voiture. C'est un volcan que cette femme : gare la récidive !

Charles VAPEREAU.

1. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

(La fin à la prochaine livraison.)



DÉCHÈURS DU LAC BAÏKAL (PAGE 212).